

Mais, tout en usant d'indulgence envers le vaincu, tout en respectant ses institutions nationales, politiques et religieuses, en tant qu'elles étaient compatibles avec la suzeraineté de la République, César ne renonçait nullement à la pensée fondamentale de la conquête, à l'introduction de la civilisation romaine dans les Gaules : il voulut au contraire l'y implanter par la persuasion et la douceur. Non content de laisser agir dans le nord les éléments puissants auxquels déjà l'on devait la transformation presque totale de la vieille province du sud, en véritable homme d'État qu'il était, il mit personnellement la main à l'œuvre et, provoquant le mouvement d'en haut, il s'appliqua à faire la transition aussi courte que possible, et partant moins pénible. J'ometts de parler de ces Gaulois notables, admis en assez grand nombre au droit de cité romaine, peut-être même, admis dans les rangs du sénat : mais c'est César encore, je le crois, qui même à l'intérieur des clans, substitua à l'idiome celtique le latin, à titre de langue officielle, et sous certaines restrictions : c'est lui qui remplaça la monnaie nationale par la monnaie romaine, en ce sens que la frappe de l'or et des deniers d'argent appartenant désormais aux magistrats de la République, la monnaie d'appoint fut laissée aux divers peuples, avec cours légal dans les limites de leurs frontières seulement, et en se conformant d'ailleurs au pied et au titre usités à Rome. Oui, l'on se prête à rire en entendant le latin grotesque que balbutiaient par ordre les habitants de la Seine et de la Loire<sup>1</sup> : pourtant à ce jargon fourmillant de barbarismes, un plus grand avenir était réservé qu'à la langue correcte de la capitale.

Peut-être la Gaule fut-elle aussi redevable à César de

<sup>1</sup> Par exemple, sur un *Semis*, frappé pour le compte d'un *Vergobret* des *Lexoviens* (*Lisieux*), nous lisons l'exergue suivante : *Cisiam-bos Catto Vercobreto, simissos (sic!) publicos Licivio*. Les caractères presque indéchiffrables, et l'empreinte affreusement mauvaise de ces monnaies gauloises sont en parfaite harmonie avec leur langue à peine bégayée.

ce système d'institutions cantonales qui un jour se montrera voisin de l'organisation des cités Italiques, et où, bien mieux sans doute que dans les temps celtiques primitifs, se manifesterà la prééminence des chefs-lieux, et des assemblées locales. Qui pouvait, en effet, mieux que l'héritier des *Caïus Gracchus* et des *Marius*, qui pouvait comprendre combien, à tous les points de vue, politiques ou militaires, il eût été désirable d'asseoir la domination nouvelle de Rome et la civilisation latine des Gaules sur un fond solide de colonies venues d'au delà des Alpes ? Il avait établi à *Noviodunum* (Nyon, p. 47) une section de ses cavaliers gaulois et germanis : il avait fixé les *Boïes* chez les *Éduens* (p. 47) ; et l'on a vu que dans la campagne contre *Vercingétorix*, les *Boïes* lui rendirent déjà tous les services qu'il eût pu demander à une colonie romaine (p. 85). S'il n'alla pas plus loin dans cette voie, c'est que pour mener à bonne fin ses vastes projets, il ne lui était pas permis, ôtant l'épée à ses soldats, de leur mettre la main sur le manche de la charrue. Je dirai en son lieu, d'ailleurs, ce qu'il entreprit en ce genre dans la vieille province. J'estime que le temps seul lui manquait, sans quoi il eût agi de même dans les pays de conquête nouvelle.

Quoi qu'il en soit, c'en était fait du peuple Gaulois. Par les mains de César, son anéantissement politique s'était accompli : l'anéantissement national avait commencé, et progressait à pas réguliers. Le hasard ne fit pas cette grande catastrophe. Si parfois il la prépare pour les peuples susceptibles d'une haute culture, ici, il faut le dire, les Gaulois ne tombèrent que par leur propre faute. Leur ruine était en quelque sorte historiquement nécessaire : toute cette dernière guerre le prouve, qu'on en étudie la marche, soit dans l'ensemble, soit dans les détails. A l'heure où menaçait la domination étrangère, il ne se rencontra de résistance énergique que chez quelques clans isolés, et ceux-ci même, Germanis pour la plupart ou à

Fin de la nation gauloise.

demi-Germains. Après la domination étrangère fondée, si l'on tenta parfois de secouer le joug, ou bien l'entreprise était complètement insensée, ou bien elle était l'œuvre de quelque homme de caste noble, et bientôt la mort ou la captivité d'un Indutiomar, d'un Camulogène, d'un Vercingétorix ou d'un Corré y mettait un terme. La guerre de sièges, la guerre de partisans, cette lutte suprême et populaire où s'affirme le sentiment profond de la nationalité, comme elle avait eu de tristes débuts, garda jusqu'au bout chez les Gaulois le même et lamentable caractère. A chaque feuillet de leur histoire se trouve vérifié le mot d'un de ces hommes trop rares parmi les peuples qui surent ne pas mépriser aveuglément ceux que l'on se plaisait à appeler du nom de Barbares : « les Gaulois », à l'entendre, « provoquaient les dangers à venir : devant le danger » présent, ils perdaient cœur ! » Dans l'irrésistible tourbillon de l'histoire, qui brise et dévore sans pitié les nations quand elles n'ont pas la dureté de l'acier et aussi sa souplesse, comment les Gaulois auraient-ils pu longtemps résister ? Par un juste décret de Dieu, les Celtes de la terre ferme, en face des Romains, ont subi le sort réservé jusque dans nos jours à leurs frères de l'île Irlandaise, en contact avec les *Saxons* : noyés au sein d'une nation politiquement supérieure, c'est d'elle qu'ils reçurent le levain du progrès futur. Au moment de nous séparer de ce remarquable peuple, quand nous mettons en relief les lignes du portrait que les anciens nous ont tracé des Celtes de la Seine et de la Loire, n'est-il pas vrai de dire que nous le retrouvons tout entier sur la figure de *Paddy*, l'Irlandais ?<sup>1</sup> Comme lui, le Gaulois avait en horreur le travail des champs : il aimait comme lui le cabaret et la rixe : comme lui, il était tout vantardise. Faut-il ici conter l'histoire de cette épée de César que les Arvernes, après la victoire de Gergovie, avaient suspendue

<sup>1</sup> [Diminutif de *Patrick*; appellation familière donnée par *John Bull* aux Irlandais.]

dans l'un de leurs sanctuaires ? Le grand capitaine qui l'avait portée ne fit qu'en rire en l'y voyant un jour, et voulut qu'on se gardât d'y toucher<sup>1</sup>. Comme *Paddy*, le Gaulois avait la parole redondante de métaphores et d'hyperboles, et se jouant en allusions et en bizarres tours. Combien de singulières coutumes nées de sa folle humeur ! Témoin celle-ci. Qu'un trouble-paix vint couper la parole à l'orateur en public, aussitôt, par mesure de police, il recevait sur le dos un coup vivement asséné, et ne s'en tirait qu'avec un large trou à sa tunique ! Il avait le don de poésie et d'éloquence : chanter, conter les exploits légendaires des vieux temps, le mettait en joie : curieux par dessus tout, il n'aurait point laissé le marchand étranger s'en aller, tant que celui-ci n'avait point narré, en pleine rue, et les nouvelles qu'il savait et celles qu'il ne savait pas. Il était crédule et gobe-mouches, comme on le peut bien voir, à ce point que dans les clans les mieux gouvernés on défendait au voyageur, sous de sévères peines, de communiquer d'abord à d'autres qu'aux magistrats locaux leurs rapports encore non contrôlés. Il était pieux, à la façon de l'enfant qui voit dans le prêtre un père, et lui demande conseil en toutes choses : avec cela, nourrissant dans son cœur le sentiment inextinguible de la nationalité, entre compatriotes et en face de l'étranger se tenant comme membre d'une seule et même famille : toujours prêt à se lever en bandes à la voix du premier chef venu d'illustre renom : absolument incapable d'ailleurs de garder le solide courage, qui ne connaît ni les témérités ni les faiblesses, il ne sut ni attendre l'heure propice, ni saisir l'occasion ! Tels se sont montrés tous les Gaulois au siècle de César : ni puissante organisation militaire, ni discipline politique : ils ne purent y atteindre, ils ne les auraient pas supportées ! Dans tous les temps, dans tous les lieux, vous les voyez toujours les mêmes, faits

<sup>1</sup> [P. 91, n. 1. *in fine.*]

de poésie et de sable mouvant, à la tête faible, au sentiment profond, avides de nouveautés et crédules, aimables et intelligents, mais dépourvus du génie politique: leurs destinées n'ont pas varié: telles elles furent autrefois, telles elles sont de nos jours.

Commencements  
de romanisation.

Qu'on se garde pourtant de le croire, la chute de cette puissante nation sous les coups de l'épée de César n'a point été le principal résultat de sa gigantesque entreprise: César a fondé bien plus qu'il n'a détruit. Si le Sénat avec son ombre de gouvernement avait pu durer quelques générations encore, qui peut douter que l'invasion des peuples barbares n'eût pas eu lieu quatre siècles plus tôt? Elle eût devancé son heure, alors que la civilisation italienne n'avait encore pris racine ni dans les Gaules, ni sur le Danube, ni en Afrique, ni en Espagne. Il fut donné au plus grand capitaine, au plus grand homme d'état de Rome de reconnaître clairement dans les peuples germaniques les ennemis nés et les égaux des peuples du monde gréco-romain. Aussitôt il invente, et de sa forte main construit pièce à pièce tout l'appareil d'une défensive nouvelle à l'intérieur: il couvre les frontières par les lignes des fleuves et des retranchements artificiels: de ces mêmes frontières il pratique la colonisation des tribus barbares les plus voisines, sentinelles apostées contre les tribus plus lointaines: il apprend à l'armée romaine à se recruter par les enrôlements en pays étrangers; et il assure à la civilisation gréco-latine le répit dont elle a besoin pour achever la conquête de l'Occident, comme déjà elle a conquis l'Orient. Les hommes ordinaires voient surgir les fruits de leurs actes: quant à la semence jetée par l'homme de génie, elle ne germe qu'à la longue. Il a fallu des siècles pour arriver à comprendre que ce n'était point une œuvre éphémère que le royaume oriental d'Alexandre, et que le grand Macédonien avait vraiment implanté l'hellénisme au fond de l'Asie: il a fallu des siècles écoulés, pour voir qu'en

conquérant les Gaules, César n'avait point seulement ajouté une province à l'empire de Rome. César a fondé la *Latinité* en Occident! Et même ces pointes militaires en Angleterre, en Allemagne, légèrement entreprises, ce semble, et sans résultat immédiat, la postérité seule en a mesuré la portée. Elles ont ouvert aux Gréco-Romains tout un champ immense de nations dont le marchand et le navigateur seuls avaient à peine su révéler l'existence et l'état, mêlant dans leur récit un peu de vérité à beaucoup de fiction. « Tous les jours, » s'écrie un Romain (en mai 698), « les lettres et courriers venant » de la Gaule mentionnent des noms de peuples, de can- » tons, de pays jusqu'ici inconnus! » Les guerres transalpines de César ont élargi l'horizon de l'histoire: elles constituent un de ces grands faits universels, égaux en importance à la reconnaissance de l'Amérique par les bandes de soldats d'en deçà les mers. Désormais, les peuples de l'Europe moyenne et septentrionale, les riverains de la mer Baltique et de la mer du Nord, vont entrer dans le cercle, étroit avant eux, des états de la Méditerranée: au vieux monde un monde nouveau se rattache, qui vivra de sa vie, et réagira sur lui. Il s'en fallut de peu qu'Ariovist n'accomplît dès l'an 683 ce que la fortune réservait plus tard à *Théodoric le Goth*. Ariovist vainqueur, je demande ce que serait notre civilisation moderne! Etrangère à la culture gréco-romaine, à peu près comme l'Inde ou l'Assyrie, où serait-elle allée? Si la Hellade et l'Italie ont jeté un pont qui va des magnificences de leur passé aux constructions altières du monde historique nouveau, si l'Europe occidentale porte l'empreinte de Rome, si l'Europe germanique porte la livrée classique, si les noms de Thémistocle et de Scipion résonnent tout autrement à notre oreille que ceux d'*Açoka* et de *Salmanassar*, si Homère et Sophocle fleurissent dans notre jardin poétique, tandis que les *Védas* et les livres de *Kalidaça* n'attirent que les curieux

66 av. J.-C.

71.

de la botanique littéraire, c'est à César que nous le devons! Et tandis qu'en Orient l'œuvre créée par son grand précurseur s'est presque en entier perdue sous les flots des révolutions du moyen-âge, l'édifice césarien a vaincu les siècles. La religion, les états ont changé parmi les races humaines : la civilisation elle-même a transféré ailleurs son centre : lui, il reste debout encore; il a, selon notre langage, le don d'éternité!

Les contrées  
danubiennes.

Le tableau des relations de Rome, dans ce siècle, avec les populations du Nord ne serait pas complet, si nous ne tournions pas aussi nos regards vers les contrées qui s'étendent des sources du Rhin à la mer Noire, par delà les frontières septentrionales de l'Italie et de la péninsule grecque. A vrai dire, dans l'immense tourbillonnement de peuples qui s'y faisait alors, impossible au flambeau de l'histoire d'aller jeter ses clartés. Si quelques lueurs y pénètrent, comme une faible flamme dans la nuit profonde, elles semblent épaissir les ténèbres, loin qu'elle les entr'ouvrent. Pourtant c'est le devoir de l'historien, de montrer à tout le moins les lacunes du livre des annales des nations : après avoir exposé le vaste et puissant système défensif inauguré par César, il ne dédaignera pas de narrer en quelques courtes lignes les efforts accomplis dans ces régions par les généraux du Sénat, en vue aussi de protéger les frontières de l'Empire.

Les peuples  
alpestres.

59 av. J.-C.

L'Italie du Nord, comme au temps jadis (V, p. 134), était restée en butte aux incursions des peuplades Alpestres. En l'an 695, nous voyons une forte armée romaine stationnée sous Aquilée. Le triomphe est donné à *Lucius Afranius*, proconsul de la Gaule cisalpine, d'où l'on peut conclure qu'il venait de se faire une expédition dans le massif de la chaîne : à peu de temps de là les Romains entrent en relations suivies avec un roi des *Noriques*. Néanmoins la sécurité de l'Italie n'en est pas pour cela mieux établie, témoin le sac de la florissante

ville de *Tergeste (Trieste)* par les barbares des Alpes, en 702, à l'heure même où l'insurrection de la Transalpine a obligé César à dégarnir de troupes toute la haute Italie <sup>1</sup>.

52 av. J.-C.

Quant aux peuplades indociles échelonnées le long des côtes Illyriennes, elles donnaient sans cesse à faire à leurs maîtres romains. Les Dalmates, la tribu la plus considérable déjà dans ces régions, venaient d'accroître leur confédération par l'annexion de leurs voisins, à ce point qu'ils comptaient quatre-vingts cités au lieu de vingt seulement qu'ils possédaient naguère. Ils avaient enlevé aux *Liburniens*, et se refusèrent à leur restituer, la cité de *Promona* (non loin de la *Kerka*) : de là une brouille avec les Romains : César envoya contre eux la milice locale : ils la battirent, et l'explosion de la guerre civile empêcha de les châtier. Ce qui explique en partie pourquoi durant la grande querelle entre César et Pompée, ce dernier trouva en Dalmatie un point d'appui : les habitants s'y tinrent en intelligence constante avec les Pompéiens, et opposèrent aux lieutenants de son adversaire une énergique résistance.

L'Illyrie.

La Macédoine, avec l'Epire et la péninsule hellénique, plus qu'aucune autre province de l'empire, offrait aux yeux désolation et ruine. A Dyrrachion, à Thessalonique, à Byzance, on rencontrait encore quelque mouvement commercial : Athènes avait encore son nom et ses écoles de philosophie, qui attiraient le courant des voyageurs : mais partout ailleurs, en Grèce, dans ces villes jadis populeuses, dans ces ports où s'agitaient les foules, régnait aujourd'hui le silence du tombeau. Et tandis que les Grecs ne bougeaient plus, les montagnards du massif inaccessible de la Macédoine continuaient leur vieille tradition de guerres intestines et de *razzias* chez leurs voisins. Vers 697-698, les *Agræens* et les *Dolopes* enle-

La Macédoine.

57-58.

<sup>1</sup> [Bell. Gall. 8, 24.]

54 av. J.-C.

vèrent les villes étoliennes; en 700, les *Pirustes* de la vallée du *Drinn* dévastèrent l'Illyrie méridionale. L'attitude des peuples locaux n'était pas meilleure. Les Dardiens de la frontière du Nord, les Thraces, à l'est, après huit ans de combats, de 676 à 683, s'étaient enfin abaissés devant les armes de la République. Le plus puissant des princes thraciens, le maître de l'antique royaume de Cotys s'était rangé même parmi les rois-clients. Le pays pacifié n'en eut pas moins à souffrir, après comme avant, des incursions venues du Nord et de l'Est. Le proconsul *Gaius Antonius* se vit un jour rudement ramené par les Dardiens et par les tribus de la *Dobroudscha* actuelle : appelant à l'aide les terribles Bastarnes de la rive gauche du Danube, ils lui infligèrent une grave défaite sous *Istropolis* (*Istéré*, non loin de *Koustendjé*) (692-693). *Gaius Octavius* fut plus heureux contre les Besses et les Thraces (694). Mais vint *Marcus Pison* [*Cæsoninus*] : sous son commandement les affaires allèrent de mal en pis (697-698), ce dont il ne faut pas s'étonner : amis ou ennemis, tous achetaient à prix d'or le droit de faire à leur bon plaisir. Lui proconsul, les *Denthélètes* de Thrace (sur le *Strymon*) pillèrent à droite et à gauche en Macédoine : ils plantèrent leurs postes jusque sur la grande voie romaine de Dyrrachion à Thessalonique : à Thessalonique même, on s'attendait tous les jours à se voir investi, pendant qu'une belle armée romaine, stationnant dans la province, semblait n'être là que pour assister immobile aux dévastations que les montagnards et les peuples voisins osaient commettre contre les sujets paisibles de Rome.

Le nouveau  
royaume  
des Daces.

Certes, de telles hostilités ne mettaient point en danger la puissance de la République, et c'était peu qu'une honte de plus ou de moins. Mais voici que vers ces mêmes temps, dans les immenses steppes *daciques* d'au-delà du Danube, un peuple commence à s'asseoir et à s'organiser en État. Il semble appelé à jouer dans l'histoire un tout

autre rôle que les Besses et les Denthélètes. En des temps déjà lointains, chez les *Gètes* ou *Daces*, un saint homme du nom de *Zamolxis* était venu trouver le roi un jour. Dans ses longs voyages à l'étranger, il avait appris à connaître les voies des dieux et leurs miracles : il savait à fond la sagesse des prêtres égyptiens, les secrets des disciples grecs de Pythagore : il revenait dans son pays natal pour y finir sa vie en pieux solitaire dans une caverne de la « montagne sacrée. » Seul, le roi et les officiers communiquaient avec lui, recevant de sa bouche, dans toutes les occasions importantes, les oracles et ses conseils utiles au peuple. D'abord simple serviteur du Dieu suprême, il passa bientôt lui-même pour un dieu, comme il en advint de *Moïse* et d'*Aaron*, que le Seigneur, selon les Juifs, avait désignés, Aaron pour être le « prophète », et Moïse pour être « le dieu du prophète »<sup>1</sup>. De là était sortie une institution durable, et à dater de ce jour tout roi des Gètes eut à ses côtés un *Homme-Dieu*, qui parlait et révélait au prince les ordres que celui-ci transmettait au peuple. Institution singulière, où l'idée théocratique s'est mise au service du pouvoir absolu du roi. Les princes gètes, vis-à-vis de leurs sujets, jouent le rôle des *Khalifes* au milieu des Arabes. Donc, à l'heure où nous sommes, la nation dace accomplissait une étonnante évolution religieuse et politique, guidée par son roi *Bœrëbistas* et par *Dekœnéos*, son dieu. Jadis dégradés par le vice brutal d'une énorme ivrognerie, sans idées morales ni politiques, ces barbares se transformaient tout à coup en entendant un nouvel évangile de la tempérance et du courage ; et à la tête de ses bandes *puritaines*, si j'ose le dire, exactement disciplinées autant qu'enthousiastes, *Bœrëbistas*, en peu d'années, avait fondé un puissant

<sup>1</sup> [Exode, IV, 7. — V. Smith's *Dict. of the Bible*, v<sup>o</sup> Aaron, Moïse. — V. Hérodote, 4, 94, 95. Quelques-uns croient que *Zamolxis* n'est qu'un être fabuleux, et non une sorte de Mahomet légendaire (Hérod. l. c. Diog. Laert. 8, 1).]

empire, à cheval sur les deux rives du Danube, et s'enfonçant au loin dans le sud jusque dans les pays des Thraces, des Illyriens et des Noriques. Il ne s'était point encore heurté aux Romains; et nul ne pouvait dire ce qu'il adviendrait de ce singulier État, dont les débuts rappellent les commencements de l'*Islam*. Ce qu'on pouvait affirmer tout au moins, c'est qu'à vouloir lutter contre les dieux gètes, il fallait d'autres hommes que les proconsuls Antonius et Pison!<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Voyez l'*Appendice*, à la fin de ce volume :

A : Quelques mots sur l'*Ethnographie de la Gaule*;

B : *Des Commentaires de César, et de la foi qui leur est due*;

C : *Organisation militaire*, au temps de César.

## CHAPITRE VIII

### RÉGENCE DE POMPÉE ET CÉSAR

Au lendemain du consulat de César, parmi les chefs démocrates officiellement reconnus à vrai dire pour les communs maîtres de la République, parmi les « Triumvirs » enfin, Pompée, selon l'opinion publique, occupait indubitablement la première place. C'était Pompée que les optimates appelaient « leur dictateur » : devant lui, Cicéron s'était en vain prosterné : sur lui tombaient les sarcasmes les plus acérés des placards collés aux murs par Bibulus, et les flèches les plus empoisonnées des cercles de l'opposition. Il n'en pouvait être autrement. A juger par les faits antérieurs, Pompée ne marchait-il pas sans rival à la tête de tous les généraux du siècle? Quant à César, habile chef et habile orateur de parti, avec ses incontestables talents, loin d'avoir acquis encore l'illustration guerrière, il passait pour un homme efféminé. Ce jugement sur son compte courait depuis longtemps la ville : l'on ne pouvait raisonnablement s'attendre à ce que les *Populaires* importants allassent davantage au

Pompée et César  
régents.